

*Hyam Yared*  
Nos longues années  
en tant que filles



Flammarion

# Nos longues années en tant que filles

*Hyam  
Yared*

En attendant que soit enfin prononcé son divorce au Liban, une mère de deux enfants multiplie les aventures clandestines. C'est à Paris cette fois qu'elle a rendez-vous avec son singulier amant au bras de qui elle se rêve en femme totalement émancipée. Au moment de refermer la porte du taxi qui doit la mener jusqu'à lui, elle est loin de se douter que Mélanie, la conductrice transgenre, va faire voler en éclats nombre de ses certitudes.

Ce roman est l'histoire de la rencontre de deux femmes avides de liberté et dont la plus sujette aux déterminismes n'est peut-être pas celle que l'on croit.

*Hyam Yared est née à Beyrouth en 1975. Poète et romancière, elle est l'auteure de plusieurs livres, parmi lesquels Sous la tonnelle (Sabine Wespieser, 2009) et Tout est halluciné (Fayard, 2016). Nos longues années en tant que filles est son cinquième roman.*

Flammarion

Nos longues années en tant que filles

DU MÊME AUTEUR

*Reflets de lune*, Dar An-Nahar, 2001.

*Blessures de l'eau*, Dar An-Nahar, 2004.

*L'Armoire des ombres*, Sabine Wespieser, 2006.

*Naître si mourir*, Éditions L'Idée Bleue, 2008.

*Sous la tonnelle*, Paris, Sabine Wespieser, 2009.

*La Malédiction*, Équateurs, 2012.

*Beyrouth comme si l'oubli*, Zellige, 2012.

*Esthétique de la prédation*, Mémoire d'Encrier, 2013.

*Tout est halluciné*, Fayard, 2016.

Hyam Yared

Nos longues années  
en tant que filles

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2020.  
ISBN : 978-2-0814-1745-8

*Pour mes filles.*





« If you are silent about your pain, they'll kill you and say you enjoyed it. »

ZORA NEALE HURSTON

« Il m'a fallu beaucoup d'années pour vomir toutes les saletés qu'on m'avait enseignées sur moi-même. »

JAMES BALDWIN



En ouvrant la portière du taxi en tête de file à la gare du Nord, je ne m'attendais pas à trouver une femme. J'hésite. Je pense à Evan. « Femme au volant mort au tournant ! » disait ma mère. Elle ne rate aucune occasion de clamer son aversion pour les ongles manucurés derrière le pare-brise. Au moindre embouteillage, elle klaxonne. « Rien n'est pire pour une femme que d'être coincée derrière une autre femme. » Je réprime une moue. Le sourire de la conductrice m'invite à prendre place. Evan m'attend. Voilà longtemps que je n'ai plus l'autorisation de l'appeler par son prénom. Le mien aussi a changé. Il trouve que mon pseudo sur Tinder me va mieux que celui avec lequel je signe mes livres. Il me l'avait dit par texto. *Cactus solitaire, c'est ingénieux. Beaucoup plus porteur que Victoria Akabal.* Il insiste pour Cactus. Parfois Cactus de l'ombre. D'un œil je surveille mon portable, de l'autre je scrute l'alignement des feux. Il me reste une heure pour arriver à Melun. En général, premier arrivé premier dominant. Le retardataire est averti de sa position de second. Quatre lettres par texto. NTJF. No Talks Just Fuck. Un jeu entre nous. Pas pour lui. Les pratiques switch sont des sujets sérieux. D'habitude je prends du retard exprès. Plus simple de jouer son propre rôle dans un lit. On dirait que trois cœurs cognent dans ma poitrine. L'idée du regard

qu'il posera sur moi aussitôt que je pousserai la porte laissée entrouverte du studio. Parfois un texto succède au NTJF pour me dire comment il souhaiterait me voir entrer, d'autres fois rien à part un Post-it collé sur la porte avec, consignées dessus, les tâches attendues de moi. Lui seul décide quand et comment il me touchera, me caressera, me parlera. Désirer ce que j'appréhende me fait mouiller. Je glisse la main vers mon entrejambe. Ma culotte est humide. Je ne regarde pas mon portable. Il m'avait avertie qu'il n'y aurait pas de NTJF aujourd'hui. Que c'était là ma dernière chance. « Tu fais preuve d'initiative et tu viens à l'heure, tu me gagnes. Tu arrives en retard et tu te plantes, tu me perds ! » Il n'a rien dit de plus. Pas besoin. J'ai une idée claire de son fantasme d'inverser la domination. Il m'a même prévenue qu'il cesserait de vouloir me dominer si je persistais à ressembler à un manchot paralytique chaque fois qu'il met à ma disposition un martinet. Il faudrait pour le satisfaire que j'agisse en domina. Que je me prenne pour une vraie. Dans la tête. Dans l'idée. Dans le corps. Il insiste et prétend que c'est essentiel pour nos jeux de rôles. J'ai beau imaginer des mises en scène où je le devance, je finis quand même par arriver après lui. Une fois pourtant, je l'ai précédé. J'avais ouvert la porte du taxi, m'étais précipitée, avais grimpé les marches de la cage d'escalier deux par deux en tapant fébrilement mon tout premier NTJF. J'avais pressé sur envoi, ouvert la porte en me jetant sur le fauteuil où, haletante, j'ajustais ma position, prête à le sommer de s'avancer tête baissée, lorsqu'un cliquetis de clef dans la serrure m'avait coupé le souffle. La seule vue de ses D<sup>r</sup> Martens noires m'avait fait céder à un rire profond. Puissant. Inattendu. J'avais été surprise qu'il y ait autant de rires dans ma bouche. Il en jaillissait comme d'une source. En cascade. Du gosier, de la gorge, des narines. Un rire nerveux qu'Evan s'était empressé d'interrompre. « C'est tout ce dont tu es capable ? Viens ici. On your knees. Suck. » Comme il était venu, le rire s'était dissipé. Les mains dans le dos. La tête baissée. À genoux, la contrition. Son sexe avait

remplacé le rire dans ma bouche. « Mieux que ça. Plus profond. Tu verras. Je t'amènerai à me dominer ! » J'aurais pu partir, pourtant je suis restée avec la vertu d'une Pénélope en guépière, soulagée d'être sommée de m'accroupir. De faire la pute. De me tenir prête à être prise. J'ai quitté Beyrouth pour Bruxelles, sans la moindre idée de ce qu'il prévoyait pour moi à Paris. Plus mon séjour bruxellois approchait de sa fin, plus je craignais une humiliation publique. L'idée m'empêchait de me concentrer. Le public venu assister à la rencontre organisée par P. H., un libraire spécialisé en littérature érotique, ne comprenait pas que je cède la parole aux deux autres intervenants. Impossible de parler. Je ne pensais qu'à son texto tombé quelques heures avant. *In Paris, aucun prétexte. No delay. I will be waiting. Cette fois pas de NTJF. Dress code : legging en cuir et bottines à talons.*

J'avais quitté la rue Antoine-Dansaert aussi saucissonnée dans mon legging que les makaneks<sup>1</sup> de grand-mère les dimanches. Bruxelles était brumeuse. Aux talons aiguilles j'avais préféré des baskets troquées dès mon arrivée contre des bottines à talons enfilées dans les toilettes. J'avais retiré mon pull, laissant apparaître un petit top en Lycra noir. Avant de sortir, j'avais camouflé ma silhouette sous un long manteau en laine qui me tombait jusqu'aux mollets. Mon temps de trajet était minuté. Evan l'avait calculé en fonction de l'entrée en gare du train annoncé pour 11 h 15 sur le site de la SNCF et du temps estimé en voiture entre la gare du Nord et Melun où il avait prévu qu'on se retrouve. Je m'étais pressée. D'habitude les studios loués sur Airbnb sont centraux. Pas cette fois. Il a préféré une maison de maître en banlieue pour mon « baptême du feu ». Un peu comme un donjon, m'avait-il écrit dans un premier texto suivi d'un deuxième dans lequel il me demandait de ne pas prendre de retard. À cet égard, j'avais prévu de ne pas m'encombrer d'un bagage en soute au départ de Beyrouth. Une valise à main et mon sac avaient suffi. J'y avais fourré, non sans peine, trois paires de talons, ma trousse à maquillage, des bas résille, de la lingerie, des tenues de jour, un gode ceinture, mon collier de

---

1. Petites saucisses orientales.

soumise en satin – celui en dentelle ornant déjà mon cou – et des robes du soir pour le cas où il déciderait de me sortir. Je m'étais estimée heureuse d'avoir échappé cette fois au calvaire des selfies qu'il m'imposait pour vérifier ma tenue. Cactus de l'ombre quand il veut. Dominatrice quand il le souhaite. Je lui fais remarquer que ses tournures sont perverses. Il répond que c'est normal. Que le plaisir l'est. Il mélange sa langue maternelle au français avec la même schizophrénie que celle de ses jeux de rôles. Sa voix comme aucune autre. Son regard. Je dois être crédible en domina si je veux le mériter, à mes côtés, froid, glacial, chirurgical.

Je regarde par la fenêtre. La rue de Maubeuge est encombrée. Presque bloquée. Ma conductrice continue de me sourire. Tout est lent. Ses gestes. Sa manière de m'inviter à prendre place. D'être accueillante. Elle n'a pas encore démarré. J'ai le féminisme en berne. Les mots de ma mère comme un vol de mouettes les jours de pluie. *Rien n'est pire. Coincée derrière. Femme. Mort. Tournant. Encore une. Au volant.* Mon téléphone sonne. Un numéro privé. Cette fois mon avocat. Encore lui qui panique à l'idée que Robert me flique et que ses parents ne dénoncent un adultère pour peu qu'il me prenne l'envie de m'envoyer en l'air avant la fin du procès. Il veut savoir si j'ai un amant. Si je le vois. Il voudrait que je baise discret au prétexte que tout serait retenu contre moi. Mes nouvelles érotiques, la dernière parue à mon nom, celles sous pseudonyme, mes idées, mon cerveau, mes ovaires au chômage depuis que je n'enfante plus. Je prends l'appel, prête à entendre ses diatribes. Je tente un allô, puis deux, puis trois. Aucune réponse. Je raccroche. Si c'est urgent il rappellera. Il rappelle toujours.

11 h 17, dans le taxi.

Nous débouchons sur le boulevard de la Chapelle. Le trafic est dense. J'ai déjà trente minutes de retard sur les calculs d'Evan. Il m'avait prévenue qu'en arrivant un samedi je risquais de tomber sur une manif. Depuis que je viens à Paris, je n'ai jamais vu autant de voitures à la sortie d'une gare. On dirait que tous les voyageurs sont arrivés en même temps. J'engage une conversation pour faire passer le temps.

— Des manifs ?

— Pas que je sache...

— Sinon, vous êtes à votre compte ?

— Plus maintenant. J'ai été contrainte de vendre ma plaque de taxi. Mais à mon compte ou employée, j'adore mon métier. Et vous ?

Dans la rue, un passant se débat avec son chien. Il a beau le tirer par la laisse, le chien refuse d'avancer. Je pense à Evan. Au désir par lequel nous nous tenons en laisse. Depuis notre rencontre rien ne me semble plus réel. Ni mes fils. Ni Robert. Encore moins mon divorce auprès de tribunaux religieux acharnés à croire que les écrits en général – les miens en particulier – sont des signes d'insanité morale. Un air de Françoise Hardy tourne à vide. Toujours le même. *Même si mon corps est mouillé mon amour, il peut encore te brûler mon amour.* La première



fois que je l'ai fredonné, il a fait la moue. Il préfère le métal. « Heavy, death ou industrial metal, voilà de la référence », m'avait-il dit avant d'enchaîner sur Kerouac, l'équivalent en littérature. Il souhaite que je me surpasse en changeant radicalement de cap. D'habitudes. De goûts musicaux ou littéraires. Nous étions d'accord pour Kerouac. « Les seuls gens vrais pour moi sont [...] ceux qui ne bâillent jamais, mais qui brûlent, brûlent...<sup>1</sup> » S'il le citait après une séance de domination, je savais que je n'avais pas été suffisamment stoïque. Que j'aurais dû brûler mieux. En signe de mécontentement, il restait longtemps à fixer les reflets de la ville dans la vitre avant de poser à nouveau ses yeux sur moi. Lui seul décidait du moment où nos regards se croiseraient. Parfois il sort sans prévenir en me sommant de ne pas me rhabiller jusqu'à son retour. S'il arrive que je m'assoupisse ses paumes brûlantes me réveillent. En ouvrant les yeux, je le trouve penché, son souffle contre le mien, une tendresse à soulever des tempêtes sous ses cils retournés. Je n'avais vu qu'eux la première fois qu'on s'était rencontrés. Des cils si retroussés qu'ils touchaient son arcade sourcilière. Parfois il m'explique d'une voix tranquille que ma docilité est le faire-valoir de son amour, « sauf », spécifia-t-il un soir où je l'avais attendu sans broncher, « pour renverser la domination », chose dont bien évidemment il ne me croit pas capable vu la tournure de notre relation. En fin de phrase, attendri ou pris de court par ce constat qui du reste l'irritait, il avait posé ses lèvres sur les miennes pour me récompenser « malgré tout » d'avoir su si bien l'attendre.

---

1. Jack Kerouac, *Sur la route*.

Imaginer Evan tout de noir vêtu suffit à me donner envie d'être prise. Mon trouble est visible. Mon accoutrement à une heure aussi matinale dénote. « Après 20 heures, nous expliquait ma mère, toutes les filles font putes. » Tu as l'air d'une pute à midi, m'aurait-elle dit aujourd'hui si elle m'avait vue. C'est d'Evan surtout que je me soucie. J'aurais fait la plante pour lui, le chien, le chat, le ménage ou le marchepied comme sur ces sites porno dont il déplore qu'y circulent tant de clichés sur le monde pourtant raffiné, insiste-t-il, du BDSM et de ses adeptes. J'aurais accepté tous les scénarios, même ceux dans lesquels il exige que je me contrefasse en domina. En attendant, j'espère qu'il ne trouvera pas mon pantalon trop luisant. Il affirme que la vulgarité n'empêche pas la classe et me traite de salope, le regard chatoyant. D'autres fois, il me reproche de m'y prendre comme une cruche. « Fais la pute mieux que ça. » Au début je ne savais pas. « Bien entendu, raillait-il, les bourges, il faut les démouler. Approche, que je t'apprenne. » Nos yeux se croisent dans le rétroviseur. On est très loin de Melun. Elle me demande :

- Et vous ?
- Je suis auteur.
- Auteur ou auteur-e ?
- Bah... Quelle différence ?

— Un *e* peut-être ?

— Oh non. Pas le *e*. Pitié. Ne me dites pas que vous aussi vous y tenez ?

— Ben si, tout de même !

— Ne réduisez pas les enjeux de la condition féminine au mutisme d'une lettre. Ce n'est qu'un *e* muet.

— Vous ne pouvez pas parler comme ça.

— Comme ça ?

— Dire qu'il est muet... Vous ne pouvez pas !

Je scrute le boulevard. Les feux sont au vert et on avance à peine. Je pense aux fins de mots. Au féminin de guerre. Au masculin de cadavre. Au *e* muet d'auteur-e. À tous les autres. À mon analogie entre mutisme et féminisme. À la revanche prise sur mon genre depuis que j'affirme que les femmes ne sont ni plus ni moins écrivain que leurs pairs masculins. À Evan et à son souhait de me voir le soumettre à ma domination. Aux souvenirs qui émergent là où on ne les attend plus. Dos au mur, les mains dans le dos. Les sanctions de l'enfance exercées chez soi par des parents mis eux aussi au pied du mur de la guerre, au collège par une religieuse dont le nom s'estompait derrière le surnom de Sœur-Marie-de-la-pudibonderie. Pour n'importe quelle bavure, nous devions réciter des rosaires, face tournée vers elle. « Plus fort. Je n'entends rien », ordonnait-elle. Evan aussi m'enjoint de répéter de manière audible mes « Oui Maître » aussitôt que je les bafouille. Il est athée depuis l'enfance. Depuis sa mère. Depuis sa vallée de Llanthony au pays de Galles. Révéler ma relation avec un athée féru de jeux érotiques douteux – de jeux érotiques tout court – à des parents intraitables sur la question des unions tolérables serait de la folie. Ils sont formels. « On ne mélange pas les torchons avec les serviettes. » Ils ne jurent que par les consanguinités communautaires. Épouser un torchon en secondes noces reste plus recommandable, à leurs yeux, qu'une relation extraconjugale. La réputation avant tout, quitte à n'envisager qu'une chasteté en pénitence des divorces. Même en me surprenant écrasée sous

le poids du plus classique de mes amants, ils auraient feint de ne pas me reconnaître. « Comment ça notre fille baise ? Nos filles ne baisent jamais. » Ils m'auraient encore moins imaginée attachée à une laisse. Comme à ce manque où me plonge l'absence d'Evan chaque fois qu'on se sépare.

Au début avec mes frères, nous avons eu du mal à nous identifier. Pour mon frère aîné, sans aucun doute, nous étions des serviettes. Pour preuve, il paraphrasait ma mère en avançant que nous étions les « racés » de l'humanité. Il s'emparait d'un torchon et d'une serviette de table brodés aux initiales de la famille en nous enjoignant de les toucher. « Regardez. À droite le torchon, à gauche la serviette. Là, la finesse de la broderie sur le lin, c'est évident, y a pas photo, une serviette, c'est racé. » Ma mère pour qui nous étions phéniciens depuis trois millénaires ne l'aurait pas contredit : « Phéniciens et chrétiens », assénait-elle en soulignant que ni l'Ancien Testament ni le Nouveau, encore moins le Coran ou les ruines gréco-romaines, ne pouvaient contester ce point. Au terme d'un repas, elle en rajoutait en tranchant en parts égales un de ces cakes faits maison dont elle se vantait, dépitée surtout de ne pouvoir en faire autant avec un pays qu'elle rêvait de découper en cantons. « Qui veut une part ? » proposait-elle en regardant mes frères. Au moment de me servir, elle jetait un coup d'œil appuyé sur mes hanches, réprimait une moue et divisait ma part en deux. Je la regardais, les pupilles dilatées. Mon sexe lui était aussi suspect que la présence de l'occupant sur le sol d'une Phénicie « volée aux Phéniciens », déplorait-elle avec cet air bien à elle de déesse outragée.

Face à tant de certitudes, mal m'en aurait pris de parler de ma rencontre avec Evan, sur Tinder de surcroît, plateforme d'une autre ère pour des parents qui ont déjà du mal avec l'adultère basique qu'absolument rien, « mais rien », affirmait ma mère en regardant mon père, ne pouvait justifier. « Pas même un couple défectueux. N'est-ce pas ? » Elle attendait une réaction. Un hochement de tête en guise d'approbation. Fidèle jusqu'aux os, il ne bronchait pas. J'aurais bien voulu les initier tous les deux aux réflexes qui sauvent. Leur dire que tout, surtout le bonheur, justifiait nos planques, mais c'eût été me risquer à parler de révolution avec des analphabètes de la liberté. Et si les serviettes au fond avaient finalement accouché d'un(e) torchonn(e) ? À l'époque, personne n'imaginait qu'une chose appelée réseaux sociaux viendrait chambouler le cours des valeurs qui nous corsètent. À dix ans, je me pensais condamnée à me contenter d'initiales brodées sur des serviettes. C'était avant l'ère de la 4G, unimaginable pour un foyer sans aucun scientifique aux alentours pour lui prédire un avenir voué à la technologie. Rencontré avant l'apogée du numérique, Robert allait être cet homme charnière entre deux mondes : celui de mes refuges livresques d'avant Internet et celui d'une hyperconnexion qui me sortira de l'enfermement auquel je m'étais laissée assigner. Cachée derrière un écran, il allait suffire d'un profil, d'un prête-nom et d'un mail pour que j'assume enfin

mon désir incommensurable de mots. En quelques clics et un cactus colonnaire posté comme photo de profil, je m'étais inscrite sous le pseudonyme d'Escontria, un type de cactus dont l'élégance m'avait plu. La toute-puissance de la clandestinité naissait en moi. La liberté surtout de poursuivre une discussion ou de ne pas y donner suite. Le monde de la consommation déployait son éventail d'humains en ligne, hors ligne, connectés deux jours plus tôt, cinq heures, trois heures ; trente, vingt, quinze, cinq, quatre, trois, deux, une minute. Les proverbes de mon père dansaient sur l'écran. « La liberté qu'on nous vend, dit-il pour se consoler de la probité morale qu'il prônait pour son couple, est une distorsion de l'esprit. » Il affirme qu'il suffit de s'imaginer libre pour être heureux. Moi c'est mon corps que j'ai cherché à distordre, plier, ranger, déplier, déployer, pour m'imaginer autre. Il me fallait quotidiennement vibrer, me sentir vivante sous ma peau, à n'importe quel prix, peu importait l'interlocuteur. Internet satisfaisait mes désirs contrariés. Evan l'avait tout de suite compris et se délectait bien plus du caractère intarissable de ma soif que de mon besoin effréné de consommation. « Rien de plus vulgaire que la course à la satiété. Tu devras y renoncer et t'astreindre à l'attente pour affiner ta recherche. Je t'aiderai à la trouver. Je détiens les clefs de ta quête mais, pour cela, il te faudra d'abord apprendre à être mienne puis chienne. Exclusivement ma chose, t'éduquer à te mettre à nu pour Moi jusqu'à ce que la nudité n'ait plus de visage, nue comme un ver et reine à mes yeux, tu comprends ? Ce n'est pas un hasard si tu as choisi pour pseudo Cactus. Il n'a besoin pour vivre que d'une dose restreinte d'eau et de la sécheresse de la terre entre deux arrosages. Doser le plaisir est tout aussi vital. Un sacerdoce qui se mérite. L'orgasme, le vrai, se conquiert. Les comas éthyliques ne sont rien à côté de ceux que je peux t'amener à vivre, si tu acceptes de boire à Ma source et de te contenter de la dose dont je déciderai pour toi. Seulement alors sauras-tu te donner sans limites ! »

En quittant Robert, j'avais pensé que divorcer m'épargnerait de me cacher pour écrire, aimer, baiser, désaimer. Je m'étais trompée. Après deux ans de procédure, mon avocat reste formel. « Tant que l'annulation de votre mariage n'est pas prononcée vous êtes sous surveillance, ne l'oubliez pas. » Comment l'oublier, s'il ne cesse de me rappeler que les instances religieuses portées juges de mon dossier m'attendent au tournant, que je manque de prudence, que je suis trop voyageuse, libre, nomade, impulsive, pas assez précautionneuse. « Tournez sept fois votre langue dans votre bouche avant de parler », conseillait-il avant une audience. Je voulais bien feindre la retenue en public à condition de vomir en privé toute la surveillance à laquelle naître nous soumet.

J'ai beau ne me connecter sur Tinder qu'en voyage et ne jamais m'arrêter deux fois de suite sur un même profil, ce n'est jamais assez. Mon avocat me reprend. « De suite ou pas, un profil est un profil ! » Mon obstination à ne pas comprendre les enjeux de ma liberté conditionnelle dans ce procès l'énerve. S'il m'arrive d'interrompre son débit par « Advienne que pourra ! », il redouble. « Que pourra, que pourra. En attendant c'est moi qui ne pourrai plus rien pour vous. Vraiment rien. Déjà que la loi ne vous avantage pas. Si vous ne coopérez pas, nous perdrons l'affaire et vous me ferez regretter d'avoir accepté



votre dossier. Souvenez-vous qu'au départ j'étais réticent à vous défendre. Si une femme versus le fils délaissé d'une famille influente est un cas perdu d'avance, je vous laisse évaluer les chances d'une femme immorale. Au ras des pâquerettes. Nulles. Zéro. Ceci sans compter que sans mon talent et mon entregent vous seriez encore en train de courir d'un avocat à l'autre. » Sans compter surtout l'argent que mes parents déboursent à grands frais, me suis-je retenue de rétorquer. De toute manière il n'aurait rien entendu, occupé qu'il était à me répéter depuis qu'il me défend qu'une seule photo, une seule conversation, un seul signe de ma présence sur un site de rencontres me ferait perdre la garde de mes fils. « Au moindre soupçon, vous pourrez dire adieu à votre demande de garde. Tous vos commentaires et autres fadaises n'y pourront rien. Alors vos applis, évitez-les-moi, histoire au moins de ne pas tomber sur un profil derrière lequel se cacherait votre mari ! Tous les coups sont permis. Vous m'entendez ? Tous ! »

Ses obsessions, ses diatribes, il en démord encore moins si je lui fais remarquer qu'on ne saurait incriminer des cactus de matcher en pleine médina de Fès avec des Gallois, anciens traders reconvertis en libraires spécialisés en littérature licencieuse.

— Je vous dis que surfer suffit. Vous pensez avoir affaire à des avant-gardistes peut-être ? Vos juges sont des curés. Des curés ! Il vous suffira d'être suspectée d'adultère pour infléchir leur jugement.

— Oui mais surfer, tentais-je encore, ce n'est tout de même pas tromper...

Il avait raccroché.

Mon père affirme qu'il y a des charognes derrière les textes de loi. En général il marque une pause entre deux maximes. « De toute manière, tout ce qui rend plus fort n'est pas mortel », paraphrase-t-il sans se souvenir des influences de ses références. Il sait de quoi il parle. Il survit à tout. Mon avocat aussi me dit de ne pas m'en faire quand il se radoucit pour encaisser ses honoraires. En enclenchant la procédure, j'avais changé de statut. D'épouse infidèle fréquentant en cachette des amants d'infortune, j'étais passée à femme libre avec des amants à ne pas déclarer, prouvant ainsi que la liberté n'est jamais qu'une chose bien clandestine. « Je vais vous poser une question : que voyez-vous en moi ? »

Le trafic s'est densifié. Nous sommes à l'arrêt. Ses yeux dans le rétroviseur ne me lâchent pas. Je lui devine un sourire. Je tente :

- Une femme ?
- Oui, mais encore ?
- Une femme, chauffeur, heu... chauffeure de taxi ? Avec un *e* ?
- C'est tout ?
- Qui aime son métier ?
- Et ?
- Je ne sais pas, moi... Dites-moi...

— Moi, madame, avant, j'étais un homme et je peux vous dire que j'ai longtemps rêvé de ce *e*, et qu'il n'est pas muet. Et puis vous ? Vous qui êtes auteure, les différences, vous en faites quoi ? Aucune lettre ne ressemble à une autre. Aucune.

Je viens de me prendre une claque en pleine rechute de patriarchite aiguë. Je m'empêtre dans des explications. Le feu est passé au rouge et on n'avance plus. J'affirme en le surveillant que muet, présent ou absent, ce *e* m'encombre. Qu'une femme battue a autant d'ecchymoses avec ou sans *e*. Qu'enfant, je ne savais jamais le placer, me faisant taper sur les doigts par une maîtresse déterminée à nous inculquer « les exceptions-qui-confirment-la-règle ». Qui a un jour trouvé logique de confirmer un postulat par une liste exhaustive d'exceptions ? Démontrer l'absurde par son contraire non moins absurde. Madame Manale, notre institutrice de grande section, mettait un point d'honneur à nous le faire comprendre, à coups de règle graduée sur nos petits doigts. Pour un *e* manquant ou un accent grave oublié, le claquement de la règle précédait la douleur. Les mettre ou ne pas les mettre lors d'une dictée me semblait plus angoissant que d'envisager la mort chaque fois que nous descendions aux abris les nuits de combats. Même férue de littérature, je m'arrêtais très peu aux considérations qui préoccupent les soldates du *e*. Les accents, les *s* du pluriel, les accords des verbes m'ont toujours semblé suffisamment compliqués pour ne pas m'embarrasser de l'oralité aléatoire d'une lettre transcrite mais tue. Il m'importait peu de savoir si, tout ce temps, j'avais été plus muette que féminine ou les deux à

la fois. Quitter Robert et demander la garde de mes deux fils pour m'installer et poursuivre l'écriture de mes nouvelles érotiques – indice, selon Robert, de mon potentiel à la dépravation – représentait à mes yeux une contribution suffisamment conséquente à l'émancipation des femmes pour que je ne m'encombre pas, en plus, d'un *e* au fond bien ordinaire.

Petite, j'aurais voulu être aussi invariable que le mot « enfant » dans la langue française. Un terrain neutre entre garçon et fille où l'amour aurait été donné sans ordre préférentiel. Il se trouvait toujours quelqu'un pour me ramener à la réalité des inégalités affectives. Mon père m'en consolait en répétant – comme s'il craignait de l'oublier lui-même – que le monde était injuste. Il marquait une pause après « injuste » pour bien souligner l'ampleur de son constat et se repliait derrière le halo d'un cigare qui ne le quittait pas. Ma mère ne remettait jamais en question ces lapalissades. Elle se contentait d'un « Tu pues le cigare » en ouvrant les fenêtres, dégoûtée de donner raison à un homme – et mari de surcroît – qui empestait tant. Puis elle ajoutait : « Ton père a raison. Il serait temps de t'y faire. »

Les injustices du monde sont une aubaine pour ceux à qui il importe de s'éviter la peine de justifier la répartition aléatoire de l'amour. Il me fallut lire beaucoup pour réussir à me débarrasser du sentiment d'avoir été désaimée, mal-aimée, aimée, libérée de cette culpabilité infiltrée au point de nous faire croire que, même abusif, l'amour dont on nous sèvre nous épargnerait d'arriver au terme de la vie boiteux, manchots ou borgnes et que de cela, au moins, nous serions tenus d'être redevables. C'est en lisant *Les Misérables* à onze ans et puis *Les Mystères de Paris* que je m'étais rendu compte qu'en ouvrant un livre,

je cesserais d'être captive de ces manipulations cousues dans l'ourlet de l'amour. Du moins le temps d'une fiction. « Au fond, Dieu veut que l'homme désobéisse. Désobéir, c'est chercher. » Cette phrase amorçait une révélation. J'avais accouru le cœur battant et les jambes flageolantes pour la partager avec quelqu'un. J'étais tombée sur ma mère.

— Au fond... paraphrasai-je essoufflée, au fond... Dieu... veut... que l'homme... désobéisse... Désobéir... c'est...

— Rien du tout, m'interrompit-elle. Va dans ta chambre et arrête ces sornettes !

« Mélanie, je m'appelle Mélanie. »

Ma chauffeure se contorsionne pour me faire face. La circulation s'est totalement arrêtée. Elle me dit suspecter un accident. Voyant mon air inquiet, elle se remet en position de conduite. Ses pupilles diluées dans le gris-bleu de ses iris contrastent avec les couleurs automnales. Je n'ai d'yeux que pour le trafic. Je vérifie mon téléphone. Un texto d'Evan vient de tomber. *Don't be late!* Je tapote une réponse. *Goddam traffic... I'm sorry.* Il ne répondra pas. Je renvoie un *Very sorry Sir!* Pas de réponse non plus. Au début pourtant, ses messages fusaient sur Tinder plus vite que les miens. Dès la fin de notre premier verre sur la terrasse du Clock Café, un repaire de touristes et de Fassis branchés, une succession de commentaires sur ma tenue, mes gestes, ma photo de profil, mes habits, mes réactions, la cambrure de mes pieds en escarpins ou plus tard des promesses de sanctions avaient encombré la mémoire de mon iPhone – un vieux modèle que je n'ose pas changer. Il insiste pour que tous nos messages soient conservés depuis le tout premier jusqu'au plus récent. Il me teste au moment où je m'y attends le moins, avec la date et l'heure de certains, vieux de plusieurs mois, dont il prétend souhaiter retrouver le contenu. J'ai intérêt à ne pas me tromper en les restituant. J'ai



même dû créer à cet effet un dossier sur mon ordinateur où j'ai transféré l'historique de notre correspondance au fur et à mesure de la mémoire saturée de mon téléphone. Le ralentissement du rythme de nos échanges s'est fait plus tard. Graduellement. Il dit que je ne me rends pas compte de la discipline qu'il faut pour s'abandonner au désir avec méthode. De l'impact de la retenue sur la soif, le désir n'étant, à ses yeux, qu'une soif sans satiété.

En tombant sur son profil, je n'avais pas remarqué l'en-tête tout de suite. « Maître cherche soumise pour relation switch. » J'aurais peut-être réfléchi avant de le valider. « Certainly, me dira-t-il plus tard, tu aurais sans doute ignoré mon profil si tu l'avais lu. » Je ne connaissais rien au « switch » malgré mes innombrables lectures sur les pratiques domination/soumission. « Denial, rien d'autre ! » avait-il insisté les lèvres contre les miennes. Il ne pouvait s'empêcher de mâtinier d'anglais son français appris grâce à un programme d'échange universitaire bien avant sa carrière de trader. « Tu souffres de déni, that's all ! Tu as juste peur de te plaire en domina. » J'avais éclaté de rire. « Ne ris pas ! » Il avait effleuré mes lèvres de son haleine aussi mentholée qu'un battement d'ailes. « Je suis sérieux... Les sentences se méritent, tu sais... ? Un jour, tu me supplieras d'en exercer sur toi. » Une douleur à la lèvre m'avait fait reculer. Il m'avait tendu un mouchoir. « Ta première morsure ! Au fond, ça t'irait pas mal aussi, Morsure de l'ombre ! » Il me créa un profil Facebook le soir même sous le nom de Morsure de l'ombre en couple avec un certain Maître Carrington – son pseudonyme –, partagé avec toute une communauté d'amis adeptes de ces pratiques. L'image qu'il avait choisie pour illustrer mon profil était une photo noir et blanc, trouvée sur le Net : une femme couchée, de dos, la chute des reins en évidence, lascive, offerte, surtout magnifiquement photographiée. Me consacrer sienne publiquement l'avait rendu fier. Il s'attendait à ce que je m'en réjouisse. J'avais eu du mal malgré l'excitation croissante de me sentir appartenir de manière déclarée

à quelqu'un qui aurait sur moi un droit de plaisir absolu. Selon Evan, j'étais sur la bonne voie. « Se libérer consiste à tenir ses démons aux collets », avait-il annoncé sur sa page pour informer ses lecteurs de l'évolution de mon initiation. Il comptait surtout s'en charger pour moi.